

FESTIVAL DE L'IMAGINAIRE

MALI SORTIE DE MASQUES DOGON

par l'Awa de Sangha



Théâtre Claude Lévi-Strauss – Musée du quai Branly
37 quai Branly, 75007 Paris

Jeudi 13 juin 2013 de 14h00 à 15h30
(1 h de représentation suivie de 30 mn d'échange avec les artistes)

Pour le confort de tous,
les classes sont priées d'arriver au théâtre à 13h45 dernier délai.
Merci !

Maison des Cultures du Monde, 101 boulevard Raspail, 75006 Paris
01 45 44 72 30 / info@maisondesculturesdumonde.org

Les photos utilisées dans ce dossier ne peuvent être reproduites

La Maison des Cultures du Monde : vivre l'expérience de la rencontre avec l'autre....

Fondée en 1982, la Maison des Cultures du Monde est une institution culturelle pionnière en matière de dialogue des cultures qui s'engage activement auprès du jeune public.

Dans le cadre du **Festival de l'Imaginaire**, des élèves de tous âges sont invités à découvrir les patrimoines culturels du monde à travers une série de spectacles.

Choisis tant pour leurs qualités esthétiques et leur représentativité culturelle que pour leur potentiel pédagogique, ces spectacles sont conçus sous forme de rencontres, généralement 1h de représentation suivie de 30 minutes de discussion avec les artistes.

LE MALI

Le Mali est un vaste pays d'Afrique de l'Ouest, frontalier de la Mauritanie et de l'Algérie au nord, du Niger à l'est, du Burkina Faso et de la Côte d'Ivoire au sud, de la Guinée au sud-ouest et du Sénégal à l'ouest.

Son histoire est marquée par les royaumes et empires qui dominèrent l'Afrique occidentale : l'empire du Ghana (300-1240), l'empire du Mali (XIII^e-XV^e siècles), l'empire Songhaï (XV^e-XVI^e), le royaume Bambara de Ségou (XVII^e-XVIII^e), l'empire Peul du Macina (1819-1862) et l'empire Toucouleur (1862-1883). Les Peuls du Macina imposèrent l'islam, déjà présent depuis le X^e siècle, au moyen d'un État théocratique. Mais ni eux, ni les Toucouleurs qui leur succédèrent, ne purent éradiquer les pratiques religieuses des divers groupes ethniques, notamment des Dogon. En 1883, les Français colonisèrent la région sous le nom de Soudan français. Le Mali obtint son indépendance en 1960.

La population malienne est constituée de différentes ethnies, dont les Bambara, les Bobo, les Bozo, les Dogon, les Khassonké, les Malinké, les Minianka, les Peuls, les Senoufo, les Soninké, les Songhaï, les Touareg, les Toucouleurs. Le français est la langue officielle, mais la population parle majoritairement les langues nationales, en particulier le bambara. Les Dogon, au nombre d'environ 300.000 ont leur propre langue, qui se subdivise en 14 dialectes. Ceux qui pratiquent les sorties de masques, particulièrement à Sangha, ont aussi une langue secrète, le *sigui so*.

République du Mali

- 15 millions d'habitants
- 1.241.238 km²
- Capitale : Bamako
- Villes anciennes : Gao (VII^e siècle), Djenné (IX^e), Tombouctou (XI^e), Bamako (XVI^e), Ségou (XVI^e).

Sangha, d'où sont originaires les danseurs, est une commune du cercle de Bandiagara dans la région de Mopti. Elle compte environ 25000 habitants, essentiellement Dogon. Elle regroupe 13 villages et est considérée comme la capitale culturelle du pays dogon.



LES DOGON

Le peuple dogon vit enclavé dans une région rocheuse du centre du Mali, entre plaine et plateau. La plus grande partie des Dogon vit dans des habitations accrochées à la falaise de Bandiagara qui s'étend en longueur sur plus de 200 kilomètres à une altitude de 400 à 900 mètres.



Venus du pays Mandé, à cheval sur l'actuelle frontière du Burkina Faso et du Mali, les Dogon, émigrants conquérants, chassèrent les habitants troglodytes de la falaise de Bandiagara, les Tellem, et s'installèrent dans leurs abris rocheux. Ils transformèrent les habitations des Tellem en tombeaux et bâtirent de caractéristiques villages en banco ponctués par les greniers à mil. Les Dogon cultivent le mil, le maïs, l'arachide, le coton et, depuis peu, des jardins d'oignons.



Greniers à mil



Plantation d'oignons

COSMOGONIE

La cosmogonie dogon a fasciné les anthropologues et l'origine de leurs connaissances astronomiques, notamment du système stellaire de Sirius qui détermine la périodicité du rituel du *sigui* (tous les 60 ans) continue d'intriguer nombre de chercheurs.

Amma créa l'univers en lançant des boules d'argile dans l'espace. La Terre fut la dernière, il prit grand soin à la pétrir, car une fois créée, elle devint son épouse. De leur première union naquit Yurugu, le chacal (ou le Renard pâle, comme l'appelle l'anthropologue Marcel Griaule) : un être solitaire, inaccompli car sans femme. Fauteur de désordre, il va jusqu'à commettre l'inceste avec sa mère pour accéder à la parole. Cette souillure est à l'origine du sang menstruel. Mais le "désordre" du chacal parle aussi à ceux qui savent interpréter les traces de son passage sur les "tables de divination", ces étendues de sable préalablement préparées par les devins. D'une deuxième union naquirent des jumeaux, un garçon et une fille, les *nommo* ou dieux d'eau. Les *nommo* sont aussi les maîtres de la parole. Ensuite, jugeant que son épouse avait été souillée par Yurugu, Amma décida de créer les hommes en façonnant huit boules d'argile. Ce furent les huit ancêtres des tribus dogon auxquels les *nommo* enseignèrent la parole. Et la parole c'est aussi le chant, l'art du tambour et la danse.



Un *toguna*, la maison de la parole avec ses huit piliers symbolisant les ancêtres. Devant, deux personnages masqués : le *kanaga* et l'échassier *tene tâna*.



Une table de divination attend le passage du chacal.

LE POUVOIR DES MASQUES

Le masque a trois fonctions essentielles : il dissimule, il métamorphose, il épouvante. Quand le masque sert à dissimuler ou à protéger, il ne représente rien. C'est un écran ou un bouclier qui cache le visage du porteur et empêche de l'identifier. Empêche qui ? Les monstres de l'Au-delà, les fantômes, les esprits mauvais, en tout cas les autres hommes.

Plus souvent, le masque est métamorphose. Celui qui le porte incarne l'être dont le masque est l'effigie et se trouve momentanément possédé par cet être. Il est ainsi transformé à ses yeux et aux yeux des autres. L'acteur représente les épisodes d'une randonnée imaginaire, les péripéties de combats supposés, il n'invente pas ou peu. Il se conforme à une liturgie traditionnelle.

Enfin, le masque est instrument d'épouvante. Il est destiné à répandre une terreur hyperbolique qui se réfère au monde des spectres. Porter le masque, en conquérir le droit par initiation, épreuves ou achat, c'est passer de la classe des terrorisés à celle des Terrifiants. De cette manière, la hiérarchie des initiations, qui coïncide avec celle des masques, apparaît comme une institution fondamentale qui détermine parfois la structure même des sociétés dont le masque assure la cohésion.

Le plus souvent, les trois fonctions sont superposées. Elles conjuguent leurs effets. En garantissant l'anonymat du porteur, le masque libère en lui des énergies inconnues, qui se substituent à sa personnalité ordinaire et qui trahissent sa personnalité secrète. Ces énergies étranges, indomptées, dont le masque est à la fois le piège et le véhicule, le support et l'enseigne, l'image identifiable et la source vive, apparaissent comme issues de l'Autre Monde et, comme telles provoquent la paralysie ou la panique.

Telle est l'action "médusante" du masque. Même devenu simple instrument de divertissement, le masque continue de présenter ou ne sait quel pouvoir ambigu qui évoque inévitablement le surnaturel. Il combine la terreur et la dérision. L'effroi se résoud en rire, un rire plus nerveux que joyeux.

Roger Caillois, *Masques*, Olivier Perrin, 1965



Danseurs de l'*awa* de Sangha : devant, les masques *kanaga*, au fond , le grand masque *sirige* ou maison à étages.

MUSIQUE, DANSE ET RITUELS

Le *sigui*, rituel de régénération

Chez les Dogon, la musique et la danse sont liées à un calendrier saisonnier pendant lequel sont pratiqués les rites des ancêtres, les rites funéraires et les rites agraires. Un événement extraordinaire rythme la vie de l'homme Dogon : le *sigui*. Il s'agit d'un rituel de régénération pratiqué tous les soixante ans (selon la période de révolution de l'étoile Sirius B appelée *Po Tolo* par les Dogon autour de Sirius, *Sigui Tolo*). Le *sigui* dure en général sept ans. Le prochain est prévu en 2027. Tout homme peut assister à un *sigui*. Plus chanceux est celui qui en voit deux, l'un dans son enfance, l'autre dans sa vieillesse.

L'*awa*, société des masques

La danse et la musique du *sigui* sont confiées à une société initiatique appelée *awa*. Le mot *awa* appartient à la langue secrète des Dogon, le *sigui so*. Selon Michel Leiris, il désigne la parure de masques et de fibres rouges des danseurs et par extension : les danseurs masqués, l'ensemble des hommes en âge de pratiquer les danses rituelles et enfin la société des hommes. L'*awa* est donc exclusivement masculine, même si les masques comportent plusieurs figures féminines, et avant tout chargée de la cérémonie de levée de deuil ou *dama*, qui clôt les rites funéraires.

Le *dama*, rituel de levée de deuil

En général on organise un *dama* tous les deux ou trois ans, lorsque plusieurs personnes sont mortes dans un groupe de villages. Cette cérémonie a pour objet d'envoyer les esprits des défunt au pays des ancêtres afin qu'ils cessent d'errer et d'encombrer le monde des vivants. C'est lors de ces *dama*, qui annoncent le retour à la vie normale, que les masques sortent de la brousse et se mettent à danser. Leur énergie, leur dynamisme expriment l'idée de la continuité

de la vie à travers la mort et du renouvellement des générations. Chorégraphie processionnaire dans les lacis étagés des villages, le *dama* est entrecoupé de stations sur les toits des maisons en deuil, sur les places et dans les plantations. Selon le nombre de défunts, le *dama* peut durer d'une journée à une semaine.

Avant le *dama*, l'*awa* effectue une retraite avec les jeunes apprentis initiés. Pendant plusieurs semaines, ils vont vivre à la dure, généralement dans une grotte, et apprendre le rythme et les pas de danse du masque qui leur est attribué. Pendant ce temps, les meilleurs sculpteurs sur bois travaillent à la fabrication des masques. Pendant leur apprentissage, les jeunes n'ont pas le droit de conserver leur masque et doivent le remettre à un frère ou un cousin qui l'emporte chaque soir à la maison paternelle et le rapporte au danseur le lendemain matin.

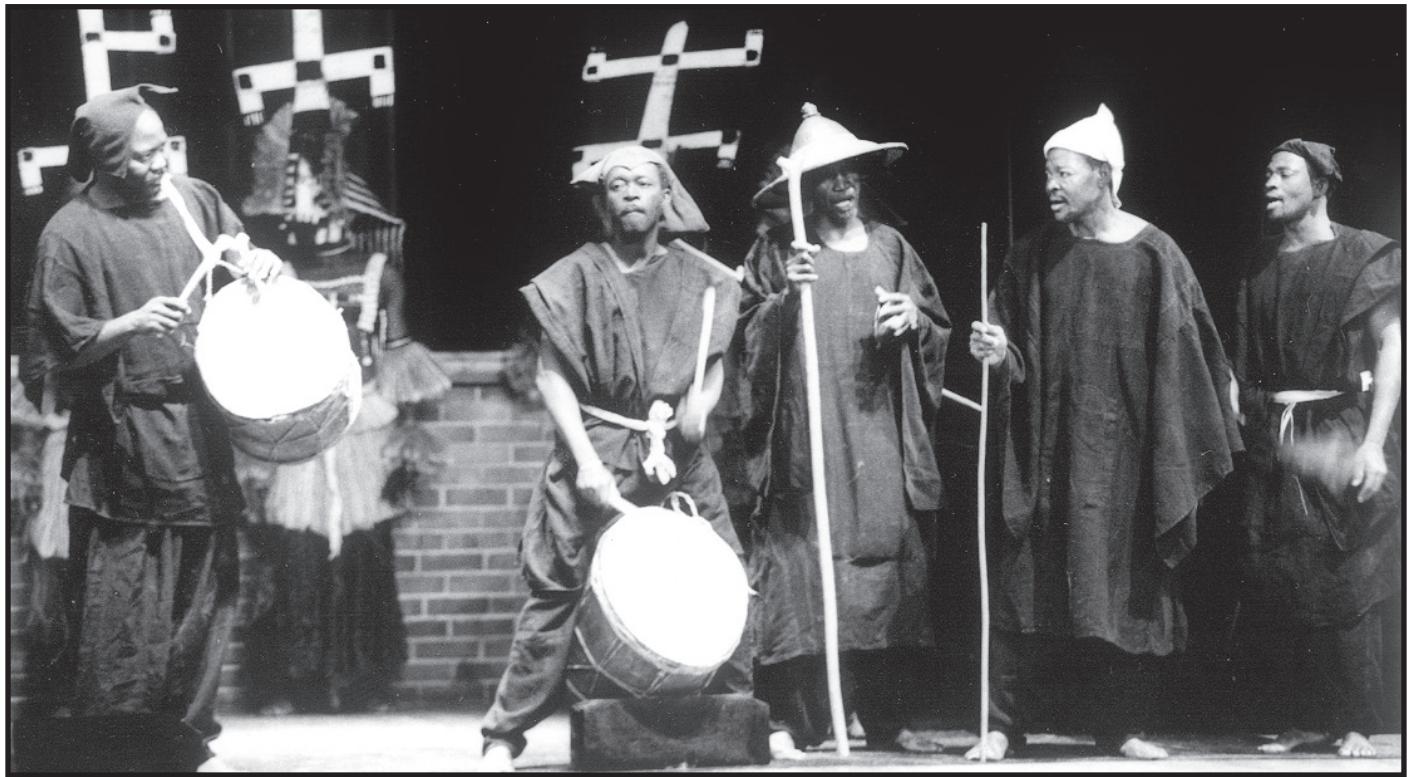
La danse des masques

Un par un, les membres de la société initiatique *awa*, apparaissent, portant des masques de bois peints de couleurs vives, et des cagoules-muselières d'étoffe ornée de cauris, ces petits coquillages qui servaient autrefois de monnaie d'échange. Ils forment un cercle entre les maisons des morts avant que l'un d'eux ne vienne occuper le centre par une danse acrobatique. La ronde se brise ensuite et les masques interviennent par couple ou bien un à un.

Tout d'abord vient la "sœur des masques" (*satimbe*), surmontée d'une marionnette de 60 cm de hauteur, aux bras écartés, ensuite, selon un ordre variable, arrivent les deux jeunes femmes bambara à la face couverte de cauris, puis le ou les chasseurs, le bûcheron goîtreux, le jeune cavalier peul, le guérisseur purificateur de la cérémonie, puis l'antilope, le lapin, les poules de rochers, le buffle, puis trois ou quatre *kanaga*, au heaume surmonté de la croix dogon (un axe vertical, le tronc cosmique et deux barres horizontales aux extrémités angulaires inversées représentant pour la base supérieure, le ciel et l'inférieure, la terre), puis deux échassiers et enfin le *sirige* ou la "maison à étages" surmontée d'une planche de plusieurs mètres de haut colorée de graphismes blancs et noirs.



Chaque danseur possède un vocabulaire chorégraphique qui correspond à son masque. L'agilité prodigieuse des participants permet de reconnaître des mouvements tels que réception sur un pied, ressort sur une jambe, envolée, pas glissés, écartements, tremblement des membres, rebondissement. Les masques ne parlent pas mais crient, aboient ou piaulent comme le chacal.



La musique

L'ensemble musical est composé de voix et de percussions qui vont par paires. Les tambours cylindriques à deux peaux, dont une seule des deux faces est frappée avec deux baguettes courbes : *boy na* (le grand) et *boy tolo* (le petit), et les tambours d'aisselle *gom boy* (tambours en forme de sablier à tension variable) constituent le cœur de la musique des masques. Les tambours représentent la parole et ils sont apparus en même temps qu'elle dans la mythologie dogon.

Dans son livre *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon*, Geneviève Calame-Griaule fonde son analyse symbolique de la musique des masques dogon sur un principe de dualité : solistes/chœur, instruments joués par paires dont les éléments s'opposent et se complètent, rythmes binaires/ternaires allant de pair avec l'opposition féminin/masculin entre les chiffres 2 et 3. La musique serait ainsi, chez les Dogon, une illustration supplémentaire de leur recherche d'harmonie et d'équilibre.

Les Dogon, un peuple emblématique pour l'école française d'ethnologie

Les premiers à révéler la culture dogon, à travers notamment sa mythologie et ses arts, furent Marcel Griaule (*Masques dogons* [1938] ; *Dieu d'eau* [1948]; *Le Renard pâle, ethnologie des Dogons* [avec G. Dieterlen, 1965]) et Germaine Dieterlen (*Les Âmes des Dogons* [1941] ; *Les Dogon : notion de personne et mythe de la création* [1999]). Ils furent suivis notamment par Denise Paulme (*La divination par les chacals chez les Dogon de Sanga* [1937] ; *Organisation sociale des Dogon* [1940] ; *La mère dévorante* [1976]), Geneviève Calame-Griaule (*Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon* [1965] ; *Dictionnaire dogon* [1968] ; *Contes dogon du Mali* [2006]), par l'ethnologue-cinéaste Jean Rouch (5 films sur le rituel du *sigui* entre 1967 et 1974 ; *Le dama d'Ambara* [1974]) ainsi que par l'écrivain Michel Leiris (*La langue secrète des Dogons de Sanga* [1948]). Aujourd'hui, une nouvelle génération poursuit ce travail et réactualise l'œuvre fondatrice de Griaule en révélant la diversité culturelle du peuple dogon et l'évolution de cette société depuis ces trente dernières années.



< Satimbe

La statuette au sommet de ce masque représente la femme Andoumboulou qui fut la première à découvrir les fibres rouges. Elle les utilisa pour se masquer et effrayer les hommes. Ceux-ci lui reprirent les fibres, affirmant ainsi leur autorité, mais lui donnèrent le nom de Satimbe, Sœur des masques. Ces fibres rouges sont un des éléments essentiels du costume des danseurs masqués.

Kanaga >

Le *kanaga* représente le mouvement imposé à l'univers par le créateur Amma.

« *Le salut s'annonce ! L'étoile du salut s'annonce, ô père ! Vous qui venez de ce petit endroit, portez le masque et sautez !* »



v Pullo yana, la femme peul

Les Peuls et en particulier leurs femmes, passent pour paresseux aux yeux des Dogon. Le danseur (les masques sont portés exclusivement par les hommes) se laisse fréquemment tomber et demande de l'aide pour se relever, faisant mine d'être blessé ou fatigué.



< Le goîtreux

Tene tana >

L'échassier est toujours un danseur jeune. Il peut figurer une femme comme ici ou un génie.



< Sirige, la maison à étages

Ce masque de plusieurs mètres de hauteur que le danseur fait habilement tournoyer représente les étoiles innombrables et le mouvement circulaire des galaxies dans le ciel.

« *Saute en l'air, grand masque, saute en l'air ! Autrefois, autrefois, c'est la parole des hommes d'autrefois. Glisser, tomber, ô père ! Glisser, tomber, la biche est en brousse.* »